



ENTRETIEN AVEC BETTY JOSEPH
23 novembre 2001

Traduction française : Géraldine Le Roy

Introduction

Cet entretien fait partie d'une série de trois rencontres avec des psychanalystes ayant connu et travaillé avec Melanie Klein (Hanna Segal, Betty Joseph et James Gammill) publiée sur le site du Melanie Klein Trust sous le titre « Souvenirs de Melanie Klein » .

Cet entretien offre ainsi un témoignage de première main sur Melanie Klein en tant qu'analyste comme en tant que personne. Betty Joseph a commencé à fréquenter Melanie Klein dans les années quarante, alors que celle-ci était à Londres depuis quinze ans et que ses idées étaient fortement controversées. Mais elle l'a surtout côtoyée régulièrement en tant que collègue comme à titre amical durant les dix dernières années de sa vie.

L'entretien permet de suivre l'évolution de la position du groupe kleinien dans la psychanalyse britannique, puisque la trajectoire analytique de Betty Joseph débute dans les années quarante, au moment des controverses entre Anna Freud et Melanie Klein. Betty Joseph a rencontré nombre d'analystes britanniques de premier plan tels Bion, Rosenfeld, Susan Isaacs, Balint, Esther Bick, Paula Heimann, Winnicott... qu'elle évoque ici. Fortement contesté dans les années quarante, le groupe kleinien est devenu progressivement l'un des courants majeurs de la psychanalyse britannique.

Nombre d'articles de Betty Joseph ont été traduits en français dans diverses revues, aussi sa pensée est-elle connue d'un certain nombre d'analystes francophones. Mais l'ouvrage anglais qui regroupe ses principaux articles n'a toujours pas été traduit en français. Aussi cet entretien nous a-t-il paru offrir une occasion de faire découvrir davantage Betty Joseph et sa pensée au public francophone.

Nous remercions le Melanie Klein Trust, et notamment John Steiner, de nous avoir autorisée à traduire cet entretien. L'entretien original est consultable en ligne sur le site www.melanie-klein-trust.org.uk/josephinterview2002.htm

L'entretien

Betty Joseph est un éminent membre senior de la Société britannique de psychanalyse. Ouvrant dans la tradition kleinienne, elle a développé une approche personnelle de la technique analytique et exercé une influence considérable. Elle s'attache avec sensibilité aux détails précis de la situation clinique, démontrant et tirant ainsi les implications techniques des concepts kleinien, et plus précisément de l'identification projective et introjective. Elle s'intéresse à la manière dont le besoin du patient de maintenir son équilibre psychique peut imprégner la situation analytique et à la manière dont peut survenir le changement psychique dans ce contexte. Betty Joseph prête une attention extrême à « l'ensemble de la situation transférentielle » et



au contre-transfert de l'analyste, tout en s'attachant principalement à l'immédiateté du processus analytique dans l'ici et maintenant. Elle insiste sur la propension de l'analyste à prendre part à la mise en acte (*enactments*) des relations des objets internes du patient, mise en acte qu'il convient de suivre de près, de repérer et d'utiliser pour la compréhension analytique.

La plupart des principaux articles de Betty Joseph ont été rassemblés dans son livre *Psychic Equilibrium and Psychic Change*, publié en 1989 dans la collection de la New Library of Psychoanalysis chez Routledge.

L'entretien qui suit visait à recueillir des souvenirs de Melanie Klein, tant comme personne que comme clinicienne. Les analystes qui l'ont mené souhaitaient également connaître l'évolution personnelle de Betty Joseph en qualité de jeune membre du groupe qui entourait Melanie Klein et éclairer quelques-uns des élaborations et des développements significatifs qu'elle a apportés et qui prennent racine à l'origine dans l'œuvre de Melanie Klein.

L'entretien a été essentiellement mené par Daniel Pick, qui est membre associé de la Société britannique de psychanalyse et professeur d'histoire de la culture à la Queen Mary University de Londres.

Jane Milton, qui est membre de la Société britannique de psychanalyse, a également posé quelques questions et rédigé cette introduction et les notes.

Daniel Pick : Pouvons-nous commencer par vous interroger sur votre parcours psychanalytique et sur Melanie Klein ?

Betty Joseph : Tout a commencé vers 1937 ou 1938. J'avais alors une vingtaine d'années et je suivais une formation en travail social à l'université de Birmingham. J'avais déjà lu un peu Freud, mais je pense que je n'avais encore rien lu de Melanie Klein à l'époque. Pendant les vacances, les étudiants choisissaient un lieu de stage pour acquérir une expérience pratique. Je demandai à aller dans un centre de guidance infantile, aussi m'a-t-on envoyée au centre Emmanuel Miller (ce qui était, je le pense maintenant, tout à fait judicieux). Emmanuel Miller (qui est le père de Jonathan Miller¹) a introduit ici [en Grande-Bretagne] des centres de guidance infantile comme il en existait déjà en Amérique. Je suppose qu'il dirigeait le premier, ou tout du moins l'un des premiers centres de guidance infantile de Londres. Je suis donc allée là-bas où j'ai un peu appris sur le travail social en psychiatrie. C'est là que j'ai rencontré une femme qui a proposé à quelques uns d'entre nous de venir lire les œuvres de Melanie Klein, ce que nous avons fait pendant deux mois. Je ne me souviens plus exactement ce que nous avons lu. Voilà quelle a été ma toute première introduction aux idées de Melanie Klein.

J'ai ensuite suivi une formation au travail social en psychiatrie à la London School of Economics. Je décidai alors de n'accepter un emploi que dans un lieu où il y aurait une université et un psychanalyste. J'avais le sentiment qu'il me fallait faire une analyse si je voulais faire du travail social en psychiatrie. Et il n'y avait qu'un seul



endroit dans toute la Grande-Bretagne, hormis Londres, où il y avait un psychanalyste et une université. C'était Manchester. Cela se passait en 1940. J'avais à l'époque 23 ans. Je trouvai donc mon premier poste à Salford, qui jouxte Manchester. Il s'agissait d'aider à mettre sur pied un centre de guidance infantile. Il y avait à l'époque à Manchester deux psychanalystes, le Docteur Haas et le Docteur Michael Balint². Esther Bick³ travaillait à Manchester. C'est elle qui me recommanda Balint qui était son analyste. Je commençai donc ainsi une analyse avec lui vers 1940. Lors d'une séance, il m'indiqua que des collègues expérimentés allaient venir de Londres rencontrer des personnes qui aimeraient se former à la psychanalyse et il me demanda si j'aimerais passer un entretien. L'idée de devenir analyste ne m'avait en fait jamais traversé l'esprit. Je rencontrai donc Susan Isaacs et Marjorie Brierley⁴. Ce devait être en 1944. Et elles m'ont apparemment acceptée.

Manchester ne proposait qu'une formation limitée, aussi Balint décida-t-il de se rendre à Londres et il me demanda si j'aimerais aussi y aller. J'en étais très contente. Je suis donc arrivée à Londres en 1945 où j'ai entrepris ma formation. Voilà comment je suis devenue analyste.

DP : Etait-il inhabituel qu'un travailleur social en psychiatrie envisage de faire une analyse ? Cela faisait-il partie de l'esprit de l'époque ou s'agissait-il d'une décision purement personnelle ?

BJ : Je ne pense pas que cela faisait partie de la mentalité de l'époque. Ce n'était pas totalement inenvisageable, mais ce n'était pas quelque chose qui allait totalement de soi. Je ne sais pas comment m'est venue l'idée, mais voilà. Cela me semblait clair.

DP : Susan Isaacs, l'une des psychanalystes que vous aviez rencontrées en entretien, jouait un rôle important dans le groupe kleinien et dans la Société britannique de psychanalyse. Que vous rappelez-vous d'elle ?

BJ : Susan Isaacs est devenue quelqu'un de très important. C'était une amie de Sibyl Clement Brown qui dirigeait la formation en santé mentale, la formation qui préparait au travail social en psychiatrie. C'était l'époque de la guerre, aussi notre promotion a-t-elle été amenée à se déplacer. Nous avons passé quelque temps à Londres, mais aussi à Cambridge et Oxford. Nous sommes allés un peu partout. Lorsque nous avons découvert que nous étions évacués à Cambridge à un moment, certains d'entre nous ont demandé si nous pourrions avoir quelques conférences de Susan Isaacs, qui était alors installée là. Notre responsable a accepté et s'est chargé de l'organisation. Mais à notre grande horreur, Susan Isaacs refusa de parler de psychanalyse. Elle nous dit en effet qu'il fallait d'abord connaître le développement de l'enfant avant de parler de psychanalyse. Aussi se mit-elle à nous parler du développement du nourrisson et du jeune enfant, ce qui était en fait tout à fait aidant. Nous apprîmes ainsi un peu à la connaître. Ses livres, notamment *Social Development in Young Children*⁵ figuraient en tête de notre liste de lectures. Je ne sais pas si on le lit encore. C'est un excellent livre.



Je ne me rappelle pas combien de temps je suis restée à Cambridge, je pense un trimestre. Tout était tellement chaotique pendant la guerre, comme vous pouvez l'imaginer. Il a fallu qu'on nous trouve un hébergement. Je pense que nous logions au Peterhouse College où il faisait terriblement froid !

DP : A l'époque se déroulaient à Londres les controverses⁶. Aviez-vous conscience de l'existence de ce débat extrêmement enflammé ?

BJ : Je n'avais absolument aucune conscience de ce qui se passait à Londres. Je me souviens que je venais de lire un peu Melanie Klein et le livre de Middlemore, *The Nursing Couple*⁷ que j'avais discuté lors de mon entretien avec Susan Isaacs, ce qui, je le pense maintenant, l'avait plutôt surprise. Mais j'étais bien évidemment totalement inconsciente des controverses. Et lorsque j'arrivai pour la première fois à Londres, je ne pense pas avoir su qu'il se passait quoi que ce soit. L'idée qu'il se passait quelque chose de capital dans la Société britannique de psychanalyse ne semble pas être parvenue jusqu'à nous qui y étudions.

Jane Milton : Peut-être les étudiants étaient-ils davantage protégés qu'ils ne le sont maintenant ?

BJ : Je le pense effectivement. Notre situation était beaucoup plus protégée. Le groupe était en effet beaucoup plus restreint. Nous étions au 96, Gloucester Place.

DP : Je me souviens qu'Hanna Segal a fait la même remarque⁸. Il semble pourtant surprenant qu'aucune information sur les controverses ne se soit répandue, compte tenu de la petite taille du groupe.

BJ : Oui. Hanna Segal n'en avait elle-même aucune connaissance, bien qu'elle soit beaucoup plus proche du mouvement. Elle était plus avancée que moi d'un an ou deux. Les controverses n'étaient donc pas vraiment de notoriété publique, comme cela le serait de nos jours. Nous n'y échapperions pas maintenant. Comme il y avait moins d'étudiants, je pense qu'il y avait probablement aussi moins de commérages.

DP : Pourriez-vous nous dire quelque chose de votre contexte de travail de l'époque ? Vous avez décrit votre passage du travail social en psychiatrie à la psychanalyse entre 1939 et 1945. Je me demandais comment vous avez senti que la guerre avait pu affecter ce processus et, de manière plus générale, la perception de la maladie mentale et de la psychanalyse ?

BJ : A l'époque, j'aidais à créer un centre de guidance infantile à Salford. Ceux qui travaillaient dans tous les domaines de la santé mentale ont bien évidemment été touchés d'une manière ou d'une autre par les gigantesques bouleversements engendrés par la guerre. Nous avons aussi participé à la défense civile, j'ai même brièvement conduit un camion. Nous avons aidé à évacuer les enfants. Certains comme Clare Britton (qui allait devenir Clare Winnicott) travaillaient directement avec les enfants évacués, d'autres dans des nurseries de guerre, ou encore conseillaient le personnel (comme par exemple à la Hampstead War nursery d'Anna Freud⁹).



Esther Bick aidait dans les nurseries du nord de l'Angleterre. D'autres collègues enseignaient et donnaient des conférences. Winnicott a fait par exemple une série de conférences radiophoniques qui ont été publiées sous le titre « La mère normalement dévouée et son bébé ». ¹⁰

DP : Dans quelle mesure pensez-vous que l'expérience douloureuse de l'évacuation a pu susciter une nouvelle manière de penser les relations mère-enfant ?

BJ : Je suis sûre que cela a affiné notre manière de penser des situations comme le fait de séparer les enfants de leurs familles. Nous avons aussi appris de nos erreurs. Nous croyions qu'il nous fallait agir vite, et dans la région que je connaissais, avec le recul, je dirais que nous avons certainement procédé à l'évacuation elle-même et à la recherche de familles d'accueil de manière très précipitée et maladroite. Les enfants étaient résolument déplacés, disons hors des grandes villes. Mais ma connaissance se limite à une seule région et je suis sûre que les expériences ont été diverses.

DP : Travailliez-vous directement avec des enfants évacués ?

BJ : Non, je ne travaillais pas directement avec eux.

DP : Quand avez-vous commencé officiellement votre formation analytique ?

BJ : Lorsque je suis venue à Londres en 1945. J'ai terminé en 1949. Il y avait une série de gens très intéressants dans ma promotion. Certains avaient mon âge, qui devait être environ 28 ans. Il y en avait d'autres qui étaient un peu plus âgés comme Lois Munro, et d'autres encore beaucoup plus comme Wilfred Bion¹¹ et Roger Money-Kyrle. Money-Kyrle nous faisait un cours sur Freud, puis descendait de l'estrade pour assister avec nous aux séminaires cliniques. Bion évoluait lui dans un univers analytique totalement différent du nôtre. Nous nous asseyions pour assister à un séminaire clinique dans lequel Bion discutait de manière détaillée le transfert et comment il le maniait précisément. Aucun des jeunes membres de notre groupe ne pensait encore comme lui. Il écrivait à l'époque un livre sur les groupes.

JM : Comment se fait-il qu'il y ait eu un mélange si disparate de personnes avec des niveaux d'expériences si différents ?

BJ : C'est parce que les plus âgés venaient de revenir de quelque service de guerre.

JM : Avaient-ils suivi une formation avant la guerre ?

BJ : Ils n'avaient pas suivi de formation psychanalytique à proprement parler, mais c'était après tout une longue guerre. Et Bion était intervenu dans les expériences de Northfield¹², au service de recrutement du ministère des armées, etc... C'est pourquoi les aînés revenaient de la guerre avec une immense expérience de la souffrance humaine, du travail psychiatrique et du travail avec les groupes, alors que nous sortions en quelque sorte de l'université et d'études de troisième cycle.



DP : Cela veut-il dire qu'il y avait des discussions cliniques sur des cas militaires rapportés par des personnes comme Bion ?

BJ : Pas à ma souvenance. Nous discutons de nos cas cliniques habituels, mais les cas habituels des étudiants ne ressemblaient pas vraiment à ceux d'aujourd'hui. Nous n'avions pas le choix. Il fallait avoir un cas d'obsessionnel et un cas d'hystérie. Mon patient obsessionnel fit une décompensation psychotique et dût être hospitalisé en psychiatrie. Quant à mon premier soi-disant cas d'hystérie, c'était un maçon qui n'avait jamais entendu parlé de Froid (sic). C'était des cas tout à fait différents.

Je suivis ma formation de manière habituelle, mais je me rendais compte que je n'étais pas du tout une bonne analyste. Je pensais que je ne pourrais pas trouver là ma voie et j'envisageai sérieusement de démissionner. Au bout de trois ans, j'avais finalement fait le travail requis avec mes deux patients exactement comme maintenant. Le comité de formation m'envoya la lettre ordinaire me signifiant que j'étais désormais analyste qualifiée. Je répondis que je savais que je n'étais pas prête à être qualifiée et je demandai qu'on me retire ma qualification. J'avais encore le même sentiment six mois plus tard. Je ne croyais pas avoir l'étoffe pour devenir analyste ni pouvoir jamais l'acquérir. Mais le comité décida néanmoins que j'étais désormais qualifiée. Voilà comment je devins analyste.

Je décidai ensuite qu'il me fallait davantage de supervision. J'allai voir Hanna Segal, puis Melanie Klein et Paula Heimann¹³. Lorsque je dis à Paula Heimann que je songeais sérieusement à démissionner, elle me dit de ne pas le faire avant qu'elle ait pu voir un peu mon travail. J'entrai donc ensuite en analyse avec elle. Cette analyse dura peu de temps, environ quatre ans, pas plus. Voilà comment j'en arrivais là. J'ai découvert avec surprise que personne n'avait jamais émis d'objection à sa qualification, que ce soit à l'époque ou plus tard, pour autant que je sache. Je n'ai jamais pensé qu'il y avait là quelque chose d'étrange. J'étais tellement sûre de ne pas être prête à être analyste. Voilà un curieux début. Alors quand les gens pensent que l'on est appelé à devenir analyste, ce n'est pas tout à fait vrai. Mon expérience me rend en fait tout à fait patiente avec ceux qui connaissent des débuts difficiles. Beaucoup de nos analystes, je pense à des gens comme Hanna Segal, Rosenfeld¹⁴ et Bion, étaient ce que j'appelle des « analystes nés ». On pouvait immédiatement dire qu'ils étaient analystes. Mais j'étais pour ma part quelqu'un qui aurait pu démissionner en quelque sorte trois fois, alors cela m'a beaucoup aidée à comprendre ce qu'éprouvent les étudiants qui ne parviennent pas du tout à se représenter ce qui se passe chez les patients.

JM : Vous disiez que vous ne vous sentiez pas prête à être qualifiée. Avez-vous remis cette vue en cause par la suite ?

BJ : Ce qu'il y a de drôle c'est que je n'ai jamais pu découvrir pourquoi et comment cela a changé. Elizabeth Spillius a toujours dit qu'elle pouvait percevoir mon travail ultérieur dans l'article que j'avais écrit pour devenir membre de la Société britannique de psychanalyse (c'est un article qui n'a jamais été publié et dont je n'ai plus



d'exemplaire) et il se peut qu'elle ait eu raison¹⁵. Mais je ne sais pas vraiment. Je ne me rappelle pas avoir pensé à un moment que j'étais prête.

JM : Bon, vous êtes maintenant d'accord sur le fait que vous deviez être qualifiée !

BJ : Oui, mais je n'ai jamais eu le sentiment que cette vue était erronée à l'époque. Je suis simplement très reconnaissante à ceux qui m'ont empêchée d'agir en ce sens et de démissionner.

JM : Etiez-vous encore travailleur social lorsque vous avez suivi votre formation d'analyste ?

BJ : Je travaillais au début comme travailleur social en psychiatrie dans un centre de West Ham, à Londres, assez loin de là où j'habitais. J'étais alors encore en analyse avec Balint. Sybil Clement Brown, qui dirigeait, comme je l'ai mentionné, la formation en santé mentale de la London School of Economics a suggéré que je rejoigne son équipe. Je suis donc devenu enseignante à temps partiel, de manière occasionnelle, ce que j'ai beaucoup apprécié, bien qu'il m'apparaisse clairement que le monde académique ne serait pas mon monde à long terme.

J'habitais à Bloomsbury qui avait un conseil municipal travailliste qui semblait n'avoir presque aucun membre de plus de 23 ans ; cela ne peut pas être exact, mais les membres du conseil étaient tous très jeunes, libéraux et universitaires. Et ils ont créé un petit service pour les bébés dans une maternité publique, dirigé par une psychiatre analyste, Fanny Wride, et moi-même. Fanny Wride intervenait comme psychiatre et moi comme travailleur social. Toute mère qui s'inquiétait pour son bébé pouvait l'amener. Nous avions pour politique de ne laisser aucune mère attendre plus de trois jours pour être vue. Alors venaient des mères qui s'inquiétaient de n'importe quel problème, comme le sommeil, les difficultés d'alimentation, etc... Cela signifiait que nous travaillions vraiment au sein de la communauté. Personnellement j'ai personnellement beaucoup appris de mon travail là.

J'étais donc engagée dans toutes sortes d'activités pendant ma formation. ; peu après ma qualification, j'abandonnai mon poste d'enseignante qui commençait à interférer avec mes autres activités. Il y avait soudain un comité, alors que faire des patients ? Je commençais alors à développer une pratique libérale dans laquelle je m'engageai donc à plein temps.

DP : Quelles ont été vos premières impressions du cercle kleinien ? Aviez-vous le sentiment que les kleiniens fonctionnaient comme un groupe soudé avec une approche clinique commune ?

BJ : Je pense que oui, même si je ne les connaissais à titre individuel qu'à travers des supervisions. Et je ne pense pas qu'ils formaient un groupe dans mon esprit, tout du moins jusqu'à ma qualification. C'est alors qu'on prend conscience qu'on appartient à un groupe. Mais j'avais un parcours assez étrange, puisque j'avais commencé avec Balint, qui était bien évidemment un indépendant, puis Paula



Heimann qui quitta ensuite le groupe, quelques années après la fin de mon analyse. C'est une toute autre histoire, bien triste.

DP : A part Melanie Klein quelles étaient pour vous à l'époque les autres figures majeures de la psychanalyse ?

BJ : Si l'on considère les proches de Melanie Klein, je pense que se distinguaient à mes yeux Susan Isaacs et Ella Sharpe avec laquelle j'avais suivi une supervision. C'était une analyste avec un esprit très singulier, sensible et original. Il y avait naturellement aussi Joan Riviere¹⁶, qui a écrit un certain nombre d'articles de valeur.

DP : Que pensiez-vous de Joan Riviere ?

BJ : Je la connaissais à peine, je lui ai occasionnellement rendu visite, mais elle est toujours demeurée pour moi quelqu'un d'assez distant, une femme érudite, académique, mais très intéressante. Pour revenir à votre question sur les analystes qui se distinguaient pour diverses raisons, il y avait bien évidemment Ernest Jones et Donald Winnicott, Anna Freud, Paula Heimann à l'époque et James Strachey¹⁷. J'ai habité quelque temps à côté de James Strachey à Gordon Square à Bloomsbury. J'habitais au numéro 42, dans la même maison que Joe Sandler¹⁸ et sa famille qui occupaient un appartement au dernier étage tandis que j'habitais au rez-de-chaussée et au sous-sol. Voilà comment nous avons fait connaissance.

DP : Comment était James Strachey ?

BJ : Difficile à dire. Il était clair que c'était quelqu'un de très important, mais je ne le connaissais que comme voisin. Il était déjà en train de devenir aveugle. Il avait l'air très gentil, mais c'était déjà un très vieil homme à l'époque.

DP : Vous intéressiez-vous à ses écrits ?

BJ : Probablement guère à l'époque. Ils m'intéressent beaucoup plus maintenant qu'autrefois !

DP : Vous viviez à Bloomsbury. Je me demande à quel point vous aviez conscience de l'existence sur le plan culturel d'un lien fort entre Bloomsbury et la Société britannique de psychanalyse, lorsque vous avez commencé à en faire partie, à travers James et Alix Strachey, Adrian et Karin Stephen par exemple.

BJ : J'ai pris conscience de la relation du groupe de Bloomsbury à la Société britannique de psychanalyse ou plutôt à la psychanalyse de manière assez personnelle. Lorsque j'arrivai à Londres en 1945, je commençai par habiter dans l'appartement d'une amie d'amis, une psychiatre nommée Portia Holman qui était une amie des Stephen, de la famille Meynell, etc... qui faisaient partie du groupe de Bloomsbury. Les deux appartements que j'ai occupés avant d'arriver à Clifton Hill appartenaient en fait à la famille Meynell. Vera Meynell était la fille de la poétesse Alice Meynell. C'est son mari qui a créé la célèbre maison d'édition Cockerell Press



qui éditait de beaux livres. Je n'ai connu tous ces gens et leur lien à la psychanalyse que de loin.

DP : Comme Keynes et Forster ?

BJ : Non, je ne les ai pas du tout connus. Je pense que les personnes les plus proches de nous faisaient plutôt partie de la génération suivante, comme Adrian Stokes et Richard Wollheim¹⁹.

Ils ont formé le groupe Imago qui comprenait beaucoup d'artistes, d'écrivains et de critiques, etc... Le groupe se réunissait de temps en temps pour discuter d'articles et d'idées qu'ils étaient en train de développer.

DP : Vous avez mentionné Money-Kyrle. Il avait aussi un lien avec l'univers de Bloomsbury dont nous parlons. Virginia Woolf²⁰ le mentionne dans son journal, ainsi que Melanie Klein. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur son approche et sur sa position ?

BJ : Comme je l'ai évoqué, Money-Kyrle était étudiant pendant ma formation. Il était beaucoup plus âgé et semblait appartenir à un monde assez lointain et aristocratique, très anglais. Il était extrêmement intelligent et cultivé, mais c'était quelqu'un de réservé que je n'ai jamais bien connu.

Il y avait aussi Henry Reed. C'était un bon ami. Il a fait toute une série de pièces radiophoniques très drôles et très fines, ce qui a initié une sorte de genre. Beaucoup ont été souvent reprises. C'était un homme étrange, homosexuel et très artiste. Quand il rencontra Melanie Klein, il lui dit à quel point il avait apprécié son œuvre et elle lui répondit que la plupart de ceux qui lui disaient cela n'avaient jamais lu ses livres. Alors il lui répondit quelque chose comme : « Rappelez-vous page x de tel livre, il y a en fait une erreur typographique. » Et il y en avait effectivement une ! Ils apprirent ensuite à mieux se connaître.

DP : Quelles ont été vos premières impressions de Melanie Klein ?

BJ : Il est difficile de distinguer mes premières impressions de celles qui ont suivi, mais on avait toujours le sentiment d'un être d'une réelle qualité et d'une réelle originalité et en même temps d'une sorte de simplicité humaine.

DP : Aviez-vous beaucoup de contacts directs avec Melanie Klein à l'époque ?

BJ : Etudiante, j'assistais naturellement à ses cours et à ses séminaires et je fis partie, au bout d'un temps, d'un petit groupe qui était en contact étroit avec elle, en partie à propos du travail, des discussions de cas, de l'écriture, etc. et en partie à titre social. Il nous arrivait de déjeuner ou de dîner ensemble ou d'aller au théâtre, ce qu'elle adorait. Elle avait toujours une très grande conscience du travail des autres et elle insistait pour les aider à se développer. C'est pourquoi je me suis sentie extrêmement encouragée (ce devait être à la fin des années 50, peu de temps avant



sa mort) lorsque je me souviens qu'elle m'a dit : « Au début, je ne pensais pas que vous aviez du talent, mais alors maintenant ... » Elle avait évidemment perçu que quelque chose s'était modifié, avant même que j'en ai conscience. Une des sociétés américaines de psychanalyse avait dû lui demander le nom de quelqu'un pour faire des séminaires et elle a proposé que j'y aille. En fait, c'est Herbert Rosenfeld qui y est allé et je lui en suis reconnaissante, car cela aurait été tout à fait prématuré pour moi.

DP : Que savez-vous de la famille Klein ? Par exemple aviez-vous connaissance de sa fille Melitta et de leur rupture douloureuse ?

BJ : Je ne sais pas quand nous en avons eu connaissance, mais je crois que cela a été très vite. Et cela a toujours été une terrible tragédie. Je me rappelle de ce congrès de Londres, dans les années 50, où nous étions un petit groupe à être assis avec Melanie Klein et sa fille est passée devant nous sans lui prêter attention. C'était quelque chose de terrible et de très, très triste.

DP : Que pensez-vous de toute cette histoire entre elles ?

BJ : Je pense que Melanie Klein n'était probablement pas très facile. Elle était vraisemblablement très possessive et je pense que Glover²¹ a probablement fait des ravages sur un terrain favorable. Mais j'ignore les détails. Je ne connaissais pas Melitta.

DP : Melanie Klein a-t-elle parlé ouvertement de ces aspects de son histoire personnelle, une fois qu'ils sont devenus publics ?

BJ : Pas vraiment. Nous en avons connaissance de manière générale, mais je savais vraiment très peu de choses, hormis qu'ils existaient.

JM : Quelle était votre impression de Melanie Klein comme enseignante et comme personne ?

BJ : C'était une excellente enseignante pour autant que je puisse en juger. En tant que personne, elle était à la fois très chaleureuse, très vivante et très intéressée par la vie. C'était quelque chose que l'on pouvait percevoir. Je me souviens que nous sommes allées ensemble voir *Rhinocéros* de Ionesco. Elle adorait le théâtre, la musique, la bonne chère et le vin. C'était quelqu'un qui appréciait la vie. Aux réunions de la Société britannique de psychanalyse, on voyait Melanie Klein avec son petit chapeau et ses boucles d'oreille, assise à droite, assez près, mais pas devant, et Anna Freud à gauche, dans ses longs vêtements dépourvus de recherche, les cheveux raides, sans bijoux. Le contraste était très saisissant.

DP : Elles occupaient réellement différentes parties de la pièce ?

BJ : Absolument. Cela ne veut cependant pas dire qu'elles ne se seraient pas adressé la parole.



DP : A votre avis qu'y avait-il de plus surprenant lorsque l'on rencontrait Melanie Klein en chair et en os par rapport à ses écrits ou à sa réputation historique ?

BJ : Je pense que l'on ne perçoit pas vraiment sa vivacité dans ses écrits. Ils semblent parfois répétitifs, voire même arides. Et lorsqu'on lit, disons *La psychanalyse d'un enfant*²², on a l'impression que les interprétations sont aussitôt si profondes que l'on ne voit pas vraiment comment elles peuvent être opérantes pour le patient. Et pourtant, en la voyant, on comprenait que cela pouvait marcher. On avait le sentiment qu'elle établissait un si bon contact avec l'enfant que cela avait beaucoup plus de sens pour lui que lorsque nous les lisons maintenant. Les interprétations qui peuvent sembler trop profondes et trop corporelles lorsqu'on les lit n'étaient certainement pas ressenties ainsi par ses patients. Je me rappelle de séminaires avec elle qui étaient non seulement très intéressants, mais aussi très convaincants. Elle tenait dans les années cinquante des séminaires privés dans lesquels elle réfléchissait tout haut aux idées qu'elle était en train d'élaborer.

DP : Etaient-ce des séminaires cliniques ?

BJ : Oui, Paula Heimann dirigeait un séminaire auquel pouvaient assister certains analysants de Melanie Klein, tandis que Melanie Klein en dirigeait un autre auquel participaient les personnes en analyse avec Paula Heimann. Mais tout cela est maintenant très vague, car c'était après tout il y a quarante-cinq ans.

DP : Comment décririez-vous l'atmosphère de ces séminaires ? Les étudiants et les collègues moins expérimentés étaient-ils libres de poser des questions ?

BJ : Je n'ai pas une image claire de ces séminaires. Je me souviens que certains de ceux que j'ai évoqués étaient plutôt didactiques. L'un d'eux est presque devenu une anecdote en lui-même, mais cela s'est réellement passé comme celui-ci. Je le sais parce que j'y assistais. Un jeune analyste aux prises avec l'utilisation de l'identification projective notait qu'il se sentait confus pendant une partie de la séance, aussi interpréta-t-il ensuite au patient que celui-ci avait mis en lui cette confusion. Melanie Klein lui pointa tranquillement qu'il ne s'agissait pas de cela, mais qu'il n'avait pas compris le matériel, ce qui le mettait dans la confusion. Il y avait aussi d'autres séminaires dans lesquels Melanie Klein parlait de ses idées, par exemple lorsqu'elle travaillait à *Envie et Gratitude*²³, ce qui permettait de voir l'évolution de son travail. Je doute que beaucoup d'entre nous se soient trouvés à un niveau où nous pouvions réellement remettre en question ses idées. Nous pouvions cependant les discuter, notamment Wilfred Bion, Hanna Segal, Herbert Rosenfeld et plus tard Elliott Jaques²⁴. Celui-ci travaillait avec elle et l'aida à écrire les notes de *La psychanalyse d'un enfant*.

DP : Je me demandais s'il y avait une sorte d'orthodoxie, avec tout ce que cela peut avoir d'impressionnant, et comment vous vous sentiez au milieu d'une telle effervescence d'idées avec tous ces collègues très doués qui entouraient Melanie Klein et développaient leurs propres lignes de pensée. Je pense à ceux que nous



venons d'évoquer et qui étaient ses collègues britanniques originels entre les deux guerres et à d'autres collègues plus jeunes qui ont ensuite joué un rôle de premier plan comme Bion, Hanna Segal et Rosenfeld.

BJ : Je dirais qu'il y avait les deux. Je pense que Melanie Klein développait et consolidait ses idées. Hanna Segal, Bion et Rosenfeld percevaient la pertinence de ses idées dans leur travail avec les psychotiques et avec les groupes pour Bion. C'étaient les trois analystes qui innovaient à l'époque. Melanie Klein s'intéressait à eux et leur faisait référence. Alors je pense que l'on avait le sentiment que ceux qui l'entouraient développaient leurs propres idées, en même temps qu'elle constituait un groupe autour d'elle. Elle le consolidait de manière tout à fait ferme, car elle était toujours là lorsqu'il se passait quelque chose d'important à l'Institut., comme la présentation d'un article clinique. Elle était là malgré son âge. Et dès qu'il y avait quoi que ce soit d'important, sur le plan politique, analytique ou autre, elle téléphonait pour s'assurer que vous seriez là. Il y avait cette forme de fermeté, mais l'on percevait en même temps clairement que chacun développait ses propres idées.

DP : Dans un entretien antérieur, Hanna Segal a évoqué cette même attente d'allégeance : Melanie Klein requérait une loyauté considérable, non seulement à sa personne, mais aussi à ses concepts, l'adhésion à certaines idées.

BJ : Oui, c'était très important. Je pense que cela l'était d'autant plus qu'existait un tel antagonisme envers elle et son travail. Il fallait « serrer les rangs », comme on dit.

DP : Comment peut-on comparer cela à la situation de Freud et à la manière dont il y a réagi, car il a lui aussi cultivé un premier cercle et rencontré à certains moments un manque de loyauté envers sa personne, des figures rebelles qui ont fait sécession (comme Adler et Jung) et un environnement très hostile ?

BJ : Il y a eu beaucoup moins de ruptures avec Melanie Klein. La seule véritable rupture a eu lieu avec Paula Heimann.

DP : Avez-vous une idée de la cause de cette rupture ?

BJ : Je pense que c'est très difficile à dire. Il me semble que Paula Heimann avait déjà dû abandonner les idées de Melanie Klein et leur devenir en quelque sorte hostile quelques années auparavant, car j'ai été extrêmement intriguée de ne rien apprendre du clivage ou de l'identification projective pendant mes quatre années d'analyse avec elle. Il est clair qu'aucun analyste n'utiliserait ce terme avec un patient, mais je n'en avais aucune notion, et j'ai toujours trouvé cela très étrange. Paula Heimann a écrit un article extrêmement intéressant sur le contre-transfert, mais je n'ai pas le sentiment et je n'ai jamais eu le sentiment qu'elle avait réellement appréhendé le transfert avec moi, ce qui m'intrigue terriblement. Vous pouvez être sûr que je ne me trompe pas puisque je l'ai vécu. Et ce n'est pas une défaillance de mémoire, car le sentiment n'est pas là. Alors j'ai l'impression qu'elle devait être déjà en train de prendre de la distance par rapport au travail de Melanie Klein, et qu'elle devait prendre de la distance par rapport à une analyse réellement profonde.



DP : Pensez-vous que Paula Heimann avait quelque raison légitime de se sentir blessée par Melanie Klein ?

BJ : Je ne pense pas, mais Melanie Klein pouvait bien évidemment exiger une grande loyauté, mais je pense que l'on peut juger si quelqu'un en vaut la peine. Je suppose que le talent de Melanie Klein et ses exigences ont d'une manière ou d'une autre dû éveiller une énorme rivalité ou quelque chose de similaire chez Paula Heimann et il était clair à la fin que cela ne pouvait tout simplement pas marcher.

DP : Est-ce que Melanie Klein en a beaucoup parlé ?

BJ : Nous n'en parlions pas vraiment. Il se peut qu'elle ait fait attention avec moi, car j'avais été en analyse avec Paula Heimann. Je ne sais pas. Mais je pense qu'elle était vraiment très blessée. C'était extrêmement triste pour notre groupe. Mais c'était inévitable. C'était une situation exceptionnelle, personne d'autre n'était parti pendant tout ce temps. Et l'on voit qu'il y avait beaucoup de place pour l'innovation, comme on peut le percevoir avec les idées de Bion. Je pense qu'Hanna Segal l'a déjà dit. Melanie Klein n'adhérait pas à tout ce qu'il disait, mais elle avait pour lui un immense respect. Elle l'estimait et il y avait une réelle amitié entre eux, alors il n'y avait pas de problème.

DP : Certains considèrent maintenant le groupe kleinien comme le groupe qui domine, et même prédomine, dans la Société britannique de psychanalyse. Pouvez-vous nous dire comment sa position s'est modifiée au sein de la Société ?

BJ : C'est très intéressant, car je pense qu'il était tout à fait minoritaire au début. C'est probablement la raison pour laquelle Melanie Klein tenait assez fermement le groupe, comme pour lui permettre de continuer à exister. Dans les années soixante, il y avait beaucoup d'hostilité à son égard, notamment au sein de ce que l'on appelait le groupe B, les partisans d'Anna Freud, et de la part d'Anna Freud elle-même. A cette époque, nous devions être tout à fait en minorité, et cela a changé très lentement. Il faudrait regarder les chiffres, mais j'imagine que le groupe a surtout augmenté pendant les quinze dernières années. Il y a aussi beaucoup plus de rapprochement entre les deux groupes maintenant. Il y a très longtemps, lorsqu'un analyste du groupe d'Anna Freud faisait un exposé, il était généralement attaqué. Lorsqu'un Kleinien faisait un exposé, il était aussi attaqué. Il se peut qu'il y ait encore des difficultés, mais la situation est très différente. L'atmosphère pouvait être tout à fait déplaisante, jusque dans les années soixante-dix. Il n'y a plus cette forme d'hostilité et d'attaque des idées qui existait à l'époque.

DP : Melanie Klein s'est-elle exprimée sur le rôle social plus large que pourrait jouer la psychanalyse maintenant ou à l'avenir ?

BJ : Pas à ma connaissance, bien que je me souvienne qu'elle a donné quelques conférences générales. Le livre qu'elle a écrit avec Joan Riviere, *Amour, haine et réparation*, et deux ou trois chapitres de ses œuvres complètes, comme « Les



racines infantiles du monde adulte » étaient réellement destinés au grand public.²⁵ Certains membres de son entourage ont joué un rôle important dans les débats concernant l'éducation. Susan Isaacs, que nous avons déjà mentionnée, et Margaret Gardiner étaient toutes deux membres de l'Institut d'Éducation de Londres. Margaret Gardiner n'était pas analyste, mais elle a été très influencée par l'analyse et par Susan Isaacs.

DP : Melanie Klein était-elle particulièrement intéressée par la diffusion de son oeuvre ?

BJ : Je n'en ai pas particulièrement l'impression. Elle était davantage intéressée par le fait de développer ses idées et de voir se développer ceux qui l'entouraient, bien qu'elle ait été manifestement intéressée de voir que certains propageaient ses idées à l'étranger. Il y a d'abord eu une hostilité considérable à ses vues que l'on considérait comme s'éloignant de Freud. Ses idées ont été non seulement rejetées, mais aussi ridiculisées. Je pense qu'une fois que certains analystes comme Herbert Rosenfeld et Hanna Segal ont été invités aux États-Unis, leur travail clinique a commencé à représenter quelque chose de plus important. Puis d'autres analystes ont été invités à New York, San Francisco, Los Angeles et progressivement dans bien d'autres endroits des États-Unis. J'ai toujours pensé qu'il était dommage que Melanie Klein soit morte avant que se développe un réel intérêt pour son travail en Amérique du Nord. Un certain nombre d'analystes kleinien sont maintenant invités à y donner des conférences, à participer à des congrès, à faire des séminaires de discussion de cas cliniques et reçoivent des distinctions. Cela lui aurait fait grand plaisir. Et il y a eu aussi les développements kleinien en Amérique du Sud. Je suis sûre que cela l'intriguait.

JM : Comment les idées kleinien se sont-elles répandues en Amérique du Sud ? Qui les a apportées ?

BJ : Il semblerait que les Américains du Sud aient été rapidement en mesure d'apprécier le contact direct de Melanie Klein avec l'inconscient. Certains se sont intéressés à son travail et sont venus lui rendre visite ici. Je pense à des gens comme Angel Gama, les Rascovsky et d'autres en Argentine. Puis d'autres personnes sont venues du Brésil et d'Argentine pour des supervisions et même pour se former ici. Certains sont maintenant très connus comme Elizabeth et Elias Barros. D'autres sont venus du Pérou et du Chili. C'était une époque où les conditions économiques étaient différentes et il était plus facile pour les candidats d'Amérique du Sud de venir se former ici. Certains sont restés, mais d'autres sont repartis dans leur pays où ils ont aidé à enseigner et à développer les idées de Melanie Klein.

DP : Melanie Klein était-elle confiante en l'avenir probable de la psychanalyse en Grande-Bretagne ?

BJ : En prenant de l'âge, je pense qu'elle est devenue plus pessimiste. Je crois qu'Hanna Segal avait la même perception. Les derniers articles de Melanie Klein comportent une part de tristesse, ce qui est d'une certaine manière assez étrange,



car il était clair qu'elle avait à l'époque, vers 1958, 1959, autour d'elle un groupe solide de personnalités très étonnantes.

JM : Peut-être s'agissait-il davantage d'une tristesse personnelle ?

BJ : Oui, certainement. Elle était après tout en train d'écrire un article sur la solitude. Il n'y a aucun doute qu'il s'agissait là de quelque chose de personnel. Mais elle aurait aimé voir le groupe kleinien tel qu'il est maintenant, une large gamme d'analystes solidement ancrés dans son œuvre mais qui ont évolué chacun à leur manière, ce qui fait que la singularité des articles écrits actuellement est extrêmement prometteuse. Elle aurait beaucoup apprécié cela et je pense qu'elle se serait très bien adaptée à ces évolutions. On ne sait pas, mais c'est mon impression.

JM : Pensez-vous qu'elle se serait habituée à la notion de contre-transfert au bout de quelque temps ?

BJ : C'est un point intéressant, non ? Je suppose que oui, si on lui avait réellement montré comment on travaillait.

JM : Elle devait utiliser son propre contre-transfert de manière extrêmement sensible. Je suppose que c'est simplement qu'elle ne l'a pas conceptualisé ainsi.

BJ : C'est vrai, mais je pense que nous utilisons maintenant le contre-transfert de manière un peu différente. Par exemple, nous avons tendance à mettre l'accent sur l'observation attentive par l'analyste de ce qui se trouve éveillé en lui et sur la manière dont il peut être influencé et inconsciemment poussé à une forme de mise en acte. Je pense que la valeur que nous accordons à tout cela est une évolution importante. Melanie Klein a dû utiliser le contre-transfert, on peut en trouver des exemples dans son œuvre. Elle pouvait sentir ce qui se passait et il est clair qu'elle a beaucoup utilisé sa sensibilité en ce domaine. Mais je me demande comment elle aurait perçu les évolutions actuelles.

DP : Comment se manifestait le fait que Melanie Klein était une émigrée ? Était-il évident que son travail et sa personne avaient été modelés par une autre gamme de traditions culturelles que celles de l'Angleterre ?

BJ : Je dirais que oui. Elle avait une largeur de vue et une culture qui étaient beaucoup plus européennes. Vous pouvez le voir dans ses intérêts en matière de littérature. Il émanait d'elle quelque chose qui ne pouvait pas être tout à fait anglais.

DP : Qu'en était-il de ses opinions politiques ?

BJ : Il va de soi pour moi qu'elle était libérale, sans être pour autant affiliée au parti libéral britannique. Je ne sais pas exactement, mais elle ne faisait certainement pas partie des conservateurs. Elle ne m'en a jamais parlé personnellement. J'étais aussi plus timide à l'époque, et je ne l'aurais pas invitée à se dévoiler.



DP : Pouvez-vous dire quelque chose de votre expérience de supervision avec elle ?

BJ : Melanie Klein était un excellent superviseur et le fait de travailler avec elle était une très bonne expérience. Elle était patiente lorsqu'on mettait du temps à comprendre, mais elle n'hésitait pas à vous montrer ce qu'elle pensait qu'il se passait pendant la séance. Il y avait avec elle un bon mélange de formalité et d'informalité. L'été par exemple, la supervision avait lieu dans le jardin, c'est une idée que j'ai moi-même adoptée plus tard. Mais quand elle vous connaissait bien, elle pouvait être extrêmement exigeante sur le plan personnel comme sur le plan professionnel. J'ai toujours le sentiment que, quoiqu'on puisse penser de telles exigences, elles sont excusables si la personne a un réel talent et si ses idées sont réellement dignes d'être préservées, ce dont je n'ai jamais eu le moindre doute.

DP : Vous avez développé votre propre approche au sein de la tradition kleinienne. Je me demandais si vous aviez conscience, dans ces premiers temps, de votre questionnement sur la manière dont l'analyse était conduite et de vos idées personnelles sur la technique clinique et la manière dont elle pouvait être renouvelée et repensée ?

BJ : Non, pas à l'époque. Il faut vous rappeler que je travaillais de manière très primitive et que je n'avais aucune idée de la technique. Mon évolution personnelle s'est faite plus tard. Je m'efforçais simplement de repérer le transfert et l'inconscient. Je dois dire que je n'avais pas idée qu'il y avait le moindre problème, d'une manière ou d'une autre. Je me souviens par exemple que Melanie Klein aimait bien lire nos articles et nous aider. Je me rappelle qu'elle avait parcouru un de mes articles et dit que je ne parlais pas assez des objets internes. Il se peut qu'elle ait eu raison, elle avait même probablement raison, mais cela ne me convenait pas tout à fait. Ce qui fait que j'imagine que je ne pouvais pas vraiment franchir la distance qui existait entre la manière dont j'aurais pu travailler et ce qu'elle voyait. Mais il était aussi tout à fait clair que je n'avais pas suffisamment compris son travail au début. C'est devenu plus facile quand j'ai mieux compris celui-ci.

JM : Que pensez-vous de la manière dont votre technique analytique a évolué à partir de celle de Melanie Klein ?

BJ : Comme je l'ai évoqué auparavant, Elizabeth Spillius affirme, dans une perspective historique, qu'elle peut percevoir mon évolution dans l'article que j'ai écrit pour devenir membre de la Société britannique de psychanalyse. C'est un article clinique que j'ai écrit cinq ou six ans après ma qualification. Je ne me souviens plus quel en était le thème. Mon article de 1975 « Le patient difficile à atteindre » me semble être maintenant celui dans lequel je peux percevoir où j'allais, bien que je n'en ai rien su à l'époque. Jusque-là j'ai le sentiment que mon travail était très malaisé. Il y a même deux articles sur des cas d'enfants que j'ai décidé de ne pas inclure dans l'ouvrage rassemblant mes articles, car je ne les sens plus vraiment comme m'appartenant²⁶.



Je pense avoir trouvé ma propre voie analytique dans les années soixante-dix. J'ai alors pu développer mon travail personnel avec autant de confiance que possible, comme il appartient à tout analyste de le faire. Lorsque vous me demandez comment « ma technique » s'est élaborée, on a vaguement l'impression qu'il s'agit d'une forme de technique particulière. Je ne pense pas que ce soit le cas, car c'est à mes yeux la manière quotidienne de travailler d'un analyste, mais elle met peut-être davantage l'accent sur les différents éléments en jeu dans la situation actuelle entre le patient et l'analyste. Alors ma technique a évolué à partir de celle de Melanie Klein, bien qu'il y ait quelques différences. Je pense que la principale différence réside dans le fait que la plupart d'entre nous donnent désormais moins d'interprétations sur les phantasmes inconscients, et notamment d'interprétations en lien avec les parties du corps.

Il y a aussi bien évidemment toute l'évolution que j'ai déjà évoquée qui nous amène à examiner beaucoup plus attentivement le phantasme et la mise en acte. Melanie Klein a rarement utilisé le terme de contre-transfert comme un concept (comme Freud lui-même, je pense que le terme n'apparaît que dans trois articles de Freud). Mon travail est surtout né d'une profonde insatisfaction en découvrant que j'interprétais aux patients des choses qui me semblaient parfaitement justes, mais qui ne les atteignaient pas, ce qui représentait un échec assez significatif. Je suppose en un certain sens que c'est là le fil rouge de mon travail : comment trouver le patient, ou la partie du patient à laquelle on peut parler.

Je me suis beaucoup attachée à cet aspect du travail, ce qui m'a probablement éloignée de l'accent sur les éléments les plus profonds qui s'actualisent. Je ne l'ai jamais formulé ainsi, mais je pense que c'est ce qui s'est produit. En d'autres termes, j'étais beaucoup plus encline à élucider ce qui se passait dans la relation entre le patient et moi-même et à n'introduire l'histoire du patient que si elle me venait à l'esprit et semblait avoir un lien avec ce qui était en train d'apparaître clairement à ce moment-là dans le cabinet de l'analyste. J'essayais ensuite de prêter attention à la manière dont le patient entendait et utilisait l'interprétation. Il me semble clair que Melanie Klein travaillait ainsi. Si l'on considère *La psychanalyse d'un enfant*, on voit précisément comment elle suit la réponse de l'enfant à ses interprétations. Je suppose que le danger inhérent à ma manière de tenter de travailler autant dans la situation actuelle réside dans le risque de perdre contact avec ce qu'il y a de profond.

JM : Vous voulez dire de perdre le phantasme inconscient ?

BJ : Je suis vigilante du fait de cette crainte, car le fait de perdre le phantasme inconscient ou de perdre la capacité de voir où se trouve la profondeur, même si on ne l'interprète pas réellement, serait une perte considérable.

JM : Vous travaillez assez différemment d'Hanna Segal. En quoi pensez-vous que vos techniques diffèrent réellement ?



BJ : Je pense qu'il y a une différence, mais minime. Les gens ont parfois tendance à l'exagérer.

DP : N'y a-t-il pas néanmoins une différence de style qu'il serait intéressant d'identifier ? Je pense qu'Hanna Segal la mentionne elle-même brièvement dans sa préface de votre recueil d'articles. Pouvez-vous clarifier cela un peu plus pour nous ?

BJ : Je pense que, sur le plan théorique ou même clinique, elle a une appréhension plus immédiate du phantasme inconscient que moi. Il arrive tout à fait spontanément dans son travail, elle a à cet égard un véritable don. Cela signifie qu'elle progresse plus rapidement et plus facilement vers les couches les plus profondes du psychisme, alors que je serais davantage encline à partir des niveaux superficiels et à progresser très lentement vers les couches profondes. Je pense aussi que j'essaie probablement d'utiliser le contre-transfert de manière plus détaillée qu'elle ne le fait. Elle accède aussi plus rapidement au sens de quelque chose, tandis que je m'attache davantage à ce qui se passe maintenant dans le cabinet de l'analyste. Je pense que ce sont probablement là nos différences. Nous avons bien évidemment déjà discuté de ces questions, car Hanna Segal est, comme vous le savez, ma plus ancienne et ma plus proche amie analyste.

DP : La métaphore de la profondeur a-t-elle un sens pour cette distinction que vous faites ?

BJ : Quand je parle de profondeur, je fais ici référence au phantasme inconscient sous-jacent. Hanna Segal s'attachera plus rapidement aux phantasmes liés à la situation de nourrissage par exemple, tandis que je repèrerai ce que le patient fait avec l'interprétation, s'il la prend à l'intérieur de lui. Je suppose qu'il s'agit de ce genre de différence.

JM : Pensez-vous également qu'Hanna Segal fait davantage référence à des éléments extérieurs au cabinet de l'analyste, qu'il s'agisse du passé ou du monde extérieur ?

BJ : Elle met probablement davantage l'accent sur l'histoire du patient et elle y fait référence plus tôt que moi. Je ne pense pas que ce soit une différence considérable, mais il y a probablement une certaine différence d'accent.

DP : Pouvez-vous identifier d'autres interlocuteurs qui ont compté pour vous à mesure que vous développiez votre propre approche ?

BJ : Je suppose que ce sont principalement, mais pas exclusivement, les personnes avec lesquelles j'ai travaillé pendant les quarante dernières années. Pour en donner un aperçu, dans les années soixante s'est formé un groupe d'analystes kleiniens qui a décidé d'organiser des séminaires pour les analystes kleiniens. Il existait beaucoup d'autres séminaires similaires, il y en avait par exemple un que dirigeait Hanna Segal, un autre que dirigeait Elliott Jaques, un autre que dirigeait Rosenfeld, etc.



Melanie Klein Trust

Mon séminaire s'est poursuivi depuis cette époque, c'est-à-dire depuis 1962. Ce n'est plus un séminaire, mais un groupe de travail qui ne se limite plus aux analystes kleinien. Je suis le seul membre fondateur, mais beaucoup d'autres analystes en font partie depuis une vingtaine d'années, comme par exemple John Steiner et Michael Feldman.²⁷ Nous nous réunissons tous les quinze jours pour discuter des patients que nous avons en traitement. C'est là qu'émergent, sont discutées et examinées de manière clinique non seulement mes idées personnelles, mais aussi les diverses idées des autres membres du groupe. Je pense que nous nous influençons probablement mutuellement, mais nous avons aussi nos points de vue personnels. Le groupe avait à l'origine coutume de se dissoudre à la fin de chaque année et il fallait à nouveau s'inscrire si l'on souhaitait continuer. Mais c'est devenu ridicule, car personne ne souhaitait quitter le groupe, ce qui fait qu'il y a plusieurs années qu'aucun nouveau membre n'a pu nous rejoindre. Comme vous pouvez l'imaginer, je suis en fait très contente d'avoir la possibilité de travailler aux côtés de ce groupe d'analystes très vivant et en évolution.



Bibliographie des articles de Betty Joseph traduits en français

Quelques caractéristiques de la personnalité psychopathique (1960), *Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1961, vol 25 n°4-5-6, p. 969-978

Angoisse persécutoire chez un garçon de 4 ans (1966), *Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, t 31, n°4, 1967, p. 659-668

Mécanismes de défense et fantasme dans le processus analytique (1981), *Bulletin de la Fédération Européenne de Psychanalyse*, 1981, n° 17, p. 11-24

Frôler la mort, irrésistiblement (1982), *Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, vol L n°4, p. 1145-1158

Considérations techniques sur la compréhension et la non-compréhension (1983), *Revue belge de psychanalyse*, Bruxelles, automne 1986, n° 9, p. 65-76

Le transfert, une situation totale (1983), *Psychothérapies*, Genève, 1989, vol 9 n° 4, p. 201-207

Identification projective, aspects cliniques, discussions (1984) in Sandler ed, *Projection, identification, identification projective*, Paris, PUF, 1991, p. 99-115

Changement psychique et processus analytique (1989), *Journal de la Psychanalyse de l'enfant*, 2004, n° 34, p. 57-71

Le désespoir engendre la violence, la violence engendre le désespoir, *Journal de la Psychanalyse de l'enfant*, 1991, n° 9, p. 100-116

Entendre et vivre l'expérience dans le traitement des patients enfants et adultes, *Bulletin de la Fédération Européenne de Psychanalyse*, 1993, Bulletin 40, p. 17-20

Faute de vision : de sexualisation à sexualité, in Bell D. *Raison et passion*, Larmor-Plage, Ed. du Hublot, 1998, p. 195-210

Aux confins de la douleur psychique, *Tribune psychanalytique*, 2002, n°4, p. 177-189

Ethique et passage à l'acte, *Bulletin de la Fédération Européenne de Psychanalyse*, 2003, n°57, p. 157-164

Réflexions à propos de la salle de jeu, *Journal de la Psychanalyse de l'enfant*, 2005, n°37, p. 95-106



¹ Médecin britannique, metteur en scène de théâtre et d'opéra, présentateur de télévision, Jonathan Miller est aussi humoriste et sculpteur. (N.d.T.)

² Contemporain de Melanie Klein, Michael Balint (1896-1971) est un membre réputé de l'école britannique des relations d'objet.

³ Esther Bick (1902-1983) est surtout connue pour son travail à la clinique Tavistock, son introduction de l'observation des bébés dans la formation psychanalytique et ses idées sur les fonctions proto-mentales de la peau.

⁴ Marjorie Brierley (1893-1984) a été très active dans les débats scientifique et politique des controverses (cf Note 5). Elle est ensuite devenue un membre essentiel de ce qu'on appelle le Middle Group dans la psychanalyse britannique.

⁵ *Social Development in Young Children*. London: Routledge, 1933.

⁶ Les controverses renvoient à une série de conférences/discussions qui eurent lieu entre 1942 et 1944 au sein de la Société britannique de psychanalyse à propos du conflit d'opinions entre Anna Freud et Melanie Klein. Elles se concentraient essentiellement sur la question de la théorie et de la technique de l'analyse d'enfants et sur la nature du monde interne et notamment le concept kleinien de phantasme inconscient. Cf King P. and Steiner R., *The Freud-Klein Controversies 1941-1945*. London, Routledge: 1991 ; trad. française : *Les controverses Anna Freud : Melanie Klein 1941-1945*, PUF, 1996.

⁷ Middlemore Merrell, *The Nursing Couple*. London Hamish Hamilton: 1941.

⁸ Entretien avec Hanna Segal, site internet du Melanie Klein Trust (2001). www.melanie-klein-trust.org.uk/segalinterview2001/htm

⁹ Anna Freud (1895-1982), la fille de Sigmund Freud, a été comme Melanie Klein une pionnière de l'analyse d'enfants, bien que leurs points de vue théoriques et clinique aient été très différents, ce qui a suscité un débat enflammé au sein de la Société de psychanalyse britannique (cf Note 6). Elle créa à Londres des nurseries de guerre qui s'occupaient des enfants séparés de leurs familles et faisaient office de maternelles.

¹⁰ Donald Winnicott (1896-1971) est venu à la psychanalyse par la pédiatrie. Il a apporté d'importantes contributions à la théorie de la relation mère-enfant. Les débuts de sa pensée ont été fortement influencés par Melanie Klein, dont il a divergé par la suite à d'importants égards. La mère normalement dévouée et son bébé a été publié dans *The Child and the Family*, London Tavistock, 1957 ; trad. française *L'enfant et sa famille*, Payot, 1971.

¹¹ Wilfred Bion (1897-1979) a été analysé par Melanie Klein et est devenu l'un des penseurs les plus innovants et les plus influents du vingtième siècle. Ses théories traitent à la fois du fonctionnement groupal et des éléments fondamentaux du fonctionnement psychique individuel. Entre autres contributions, Roger Money-Kyrle (1898-1978) s'est appuyé sur les travaux de Bion sur le



développement de la pensée pour écrire deux articles classiques dans la tradition kleinienne « Le développement cognitif » et « Le but de la psychanalyse ». Tous deux ont été publiés dans *The Collected Papers of Roger Money-Kyrle*, Strath Tay : Clunie Press, 178.

¹² Les expériences de Northfield ont été des expériences de groupes de réhabilitation des soldats conçues par Bion (cf Note 10) alors qu'il était psychiatre des armées pendant la Seconde Guerre Mondiale. Northfield est un faubourg de Birmingham où se trouvait l'unité de réhabilitation. Ces expériences ont donné naissance à quelques unes des pensées innovantes de Bion sur les processus de groupe publiées dans *Experiments in Groups*, London: Tavistock, 1961 ; trad. française *Recherches sur les petits groupes*, PUF, 1965.

¹³ Paula Heimann (1899-1982) se forma à la psychanalyse à Berlin, puis fut analysée par Melanie Klein après son émigration à Londres. Elle fut au départ un important membre du groupe kleinien à l'époque des controverses (Note 5). Elle s'en éloigna ensuite tant sur le plan personnel qu'en termes d'appartenance théorique et fut surtout connue en tant que membre du « Middle Group » de la Société britannique de psychanalyse.

¹⁴ Herbert Rosenfeld (1910-1986) a été analysé par Melanie Klein. Avec Bion et Hanna Segal, qui travaillaient à peu près à la même époque, il a apporté des contributions majeures à la compréhension de la psychopathologie et du traitement psychanalytique des patients psychotiques et borderline.

¹⁵ Elizabeth Spillius est un membre senior de la Société britannique de psychanalyse très connu. Elle est particulièrement compétente pour expliquer les idées kleiniennes contemporaines en les resituant dans leur contexte historique et en les diffusant à un public plus large. Cf notamment *Melanie Klein Today*, volumes I et II, London Routledge 1988.

¹⁶ Joan Riviere (1883-1962) a apporté des contributions importantes dans la tradition kleinienne qui ont été rassemblées dans *The Inner World and Joan Riviere*. London, Karnac 1991. Ella Freeman Sharpe (1875-1947) est venue à la psychanalyse après avoir travaillé dans l'éducation. Elle a écrit un livre sur les rêves qui continue à être reconnu et à exercer une influence : *Dream Analysis*, London, Hogarth 1937 ; trad. française Chapitre I Mécanismes du rêve et procédés poétiques, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1972, n° 5, p. 101-114 ; Chapitre V in Lacan, *Le désir et son interprétation, séminaire 1958-1959*, Association Freudienne Internationale, 1996, p. 545-571.

¹⁷ Ernest Jones (1879-1958) est un Gallois qui a joué un rôle clé dans les débuts de la psychanalyse britannique. Il a été un ami proche, un correspondant et le biographe officiel de Sigmund Freud. Jones a fondé la Société britannique de psychanalyse dont il a été président de 1919 à 1944. Il soutenait généralement le travail de Melanie Klein qu'il avait invitée à Londres à l'origine. James Strachey (1887-1957) a été le principal traducteur de la Standard Edition des œuvres de Freud. Il a écrit un article qui a eu une grande portée : « The nature of the therapeutic action of psychoanalysis » en 1934 (*Int. J. of Psycho-Anal.* 15 : 127-159.) ; trad. française « La nature de l'action thérapeutique de la psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, PUF, 1970, t. XXXIV, n°2, p. 255-284.

¹⁸ Joseph Sandler (1927-1998) a été un écrivain et un penseur important dans la tradition freudienne contemporaine au sein de la Société britannique de psychanalyse. Il s'est aussi largement engagé dans l'International Psychoanalytic Association.

¹⁹ Adrian Stokes (1902-1972) a été l'un des premiers patients de Melanie Klein à son arrivée à Londres. Stokes était peintre et historien d'art et ses contributions à la théorie esthétique font référence



aux idées kleinienne. Richard Wollheim a occupé une chaire de philosophie en Californie. Ses importantes contributions à la philosophie de l'esprit utilisent les concepts psychanalytiques, notamment kleinien. Cf par exemple *The Mind and its Depths*, Cambridge, Mass Harvard University Press 1993.

²⁰ Virginia Woolf écrit dans son journal le 11 mars 1939 : « Et puis il y a eu le grand dîner de psychanalystes par une soirée épouvantablement mouillée. Adrian est arrivé en retard. Le dîner a duré de neuf heures à minuit et demie. Discours d'une inanité et d'une verbosité inimaginables. Lord de la Warr parlait de choses et d'autres d'un ton goguenard et l'on papotait avec Duncan et Adrian, mais le reste de notre table se complaisait dans une impeccable morosité : « Pauvre Mrs Untel... », Meynell et Money-Kyrle muets comme des carpes. Le dîner fut copieux, goûté du bout des lèvres, sans grande originalité. Mary Hutch, Rebecca West. Quant à moi, je résolus d'inviter Mrs Klein à dîner, ce que je fis sur le champ. » (*Virginia Woolf Diary*, London 1984, vol 5, p. 208 ; trad. française *Journal intégral*, La Cosmopolite, Stock, 1981, p. 1376). Le livre de Money-Kyrle *Superstition and Society* venait juste d'être publié par la Hogarth Press. Virginia Woolf ajoute le 16 mars : « La veille, Mrs Klein était venue dîner. Cette retombée de la soirée des psychanalystes n'a pas été consignée ici ? C'est une femme qui a du tempérament, une certaine force et, enfouie au fond d'elle-même une certaine... comment dire ? pas habileté, mais subtilité : quelque chose qui opère sous la surface. Une traction, une torsion pareille à un coureur de fond : quelque chose de menaçant. C'est une femme bourrue à cheveux gris, avec de grands yeux clairs qui frappent l'imagination. » (16 mars 1939 in *ib.* p. 1377)

²¹ Edward Glover (1888-1972) fut un membre important de la Société britannique de psychanalyse dans les années 1930 et 1940. Il soutint à l'origine les idées de Melanie Klein et prit sa fille Melitta Schmideberg en analyse en 1933. Il rejoignit plus tard sa patiente dans ses virulentes attaques publiques contre Melanie Klein.

²² Narrative of a Child Analysis (1961), in *The Writings of Melanie Klein*, volume 4. London : Hogarth Press 1975 ; trad. française *La psychanalyse d'un enfant*, Tchou, 1973. Cet ouvrage relate jour après jour les quatre mois d'analyse d'un enfant de 10 ans qu'elle a appelé Richard. Melanie Klein a mené cette analyse à Pitlochry où elle avait été évacuée quelque temps lors des bombardements de Londres.

²³ "Envy and Gratitude" (1957) in *The Writings of Melanie Klein*, volume 3. London: Hogarth Press, 1975 ; trad. française *Envie et gratitude*, Gallimard, 1968.

²⁴ Elliott Jaques est surtout connu pour son travail sur les groupes et la dynamique institutionnelle et pour son article riche et original « Death and the mid-life crisis » (1965) *Int. J. Psycho-Anal.*, vol 46, p. 502-14 ; trad. française « Mort et crise du milieu de la vie », in *Psychanalyse du génie créateur*, Dunod, 1974, p. 238-260.

²⁵ « Our Inner World and its Roots in Infancy » (1959) a été publié dans le volume 3 de *The Writings of Melanie Klein*. London, Hogarth Press 1975 ; trad. française « Les racines infantiles du monde adulte », in *Envie et gratitude*, Gallimard, 1968. Love, Hate and Reparation (1937) a été publié dans le volume 1 de *The Writings of Melanie Klein*. London : Hogarth Press 1975 ; trad. française. *L'amour et la haine : le besoin de réparation*, Payot, 1989.

²⁶ A technical problem in the treatment of the infant patient (1948), *International Journal of Psycho-Analysis*, 29: 1-2



Melanie Klein Trust

Persecutory anxiety in a four-year-old boy (1966), *International Journal of Psycho-Analysis*, 47 : 184-8. Trad. Française : Angoisse persécutoire chez un enfant de 4 ans, *Revue française de psychanalyse*, tome 31, n°4, p. 659-658. (N.d.T.)

²⁷ John Steiner est un analyste britannique contemporain, particulièrement réputé pour son travail sur les organisations pathologiques de la personnalité, qu'il a récemment qualifiées de « retraits psychiques ». Son principal ouvrage sur ce thème, *Psychic Retreats*, a été publié aux éditions Routledge à Londres en 1993 ; trad. française *Retraits psychiques : organisations pathologiques chez les patients psychotiques, névrosés et borderlines*, PUF, Le fil rouge/Psychanalyse, 1996. Michael Feldmann est un analyste kleinien contemporain qui s'appuie sur les idées de Betty Joseph pour étudier de manière détaillée l'identification projective et la mise en acte dans la situation analytique.